POUR LE NORD

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

La défense nationale britannique

Chez les autres nations, la défense nationale prime le reste. En Angleterre, c'est la question commerciale qui commande d'abord...

On sent bien tout de suite qu'il y a là quelque chose de paradoxal, puisqu'une guerre moderne ruine vainqueurs comme vaincus.

Mais, l'Angleterre ne croit jamais à la guerre qu'in extremis, que lorsqu'elle a pour employer une expression courante, « le nez dessus ».

Comme il n'y a plus d'Ile maintenant, à cause de l'aviation, elle met les bouchées doubles pour se rattraper dans ses armements, ...mais elle veut quand même rester une île pour sa flotte commerciale et ses immenses équipages.

Commerce au-dessus de tout ! Commerce qui fait réaliser des prodiges de rétablissement en matière de diplomatie internationale : voir l'Espagne et Franco, voir l'Italie et l'Ethiopie, voir... l'opposition au tunnel routier qui donnerait au nord de la France une activité économique énorme mais qui porterait également atteinte à notre propre marine.

Foch a dit : « Si le tunnel sous la Manche existait, la guerre ne serait plus possible en Europe Occidentale »

Oui, Foch a dit cela. Il l'a dit parce qu'il s'était rendu compte de l'influence stratégique de ce tunnel, s'étendant à la région comprise entre la mer du Nord, la Meuse et notre frontière de l'Est.

Avec le tunnel sous la Manche, 10.000 Anglais à l'heure avec camions, artillerie, munitions, pourraient gagner le front des Flandres s'il était menacé.

Nous aurions un bloc immédiat Franco-Anglo-Belge s'installant sur la ligne défensive des vallées de l'Ourthe et de la Sûre, le plateau de la Herve et la Basse-Meuse, puis sur la ligne Maginot.

Une seconde édition de la disette de 1917 ne serait plus à craindre pour l'Angleterre. Nous serions plus à l'aise en cas de troubles dans la Méditerranée, le ravitaillement de notre voisine pouvant se faire exclusivement par terre.

Les grandes « dates » autour du projet du tunnel

1802 : L'ingénieur Mathieu présente à Napoléon Ier un projet. Le ministre Fox s'oppose à sa réalisation.

1840 : Les Français Favre et Franchot présentent à leur tour un projet.

1852 : La Reine Victoria patronne le projet Gamond présenté par Napoléon III. L'opinion d'Outre-Manche se soulève...

1885 : Une société se forme à Sangatte, une autre à Douvres. Des galeries sont creusées pendant 3 ans. L'opinion d'Outre-Manche se soulève a nouveau et provoque la dissolution des deux sociétés.

1888 : Les Anglais parlent d'un pont. Le projet s'avère impossible.

1913 : Entente cordiale. Une centaine de membres de la Chambre des Communes signent une pétition pour la construction du tunnel. La guerre éclate.

1915 : M. Felle, député anglais, réclame la construction du tunnel, immédiatement après les hostilités.

1918 : A l'unanimité, la Conférence internationale parlementaire approuve le projet de construction du tunnel. Vingt ans s'écoulent.

Juin 1938 : Entente cordiale. Menaces nouvelles sur l'Europe. Le Roi et la Reine d'Angleterre sont attendus à Boulogne-sur-Mer.

Toujours pas de tunnel. Le règne de l'Anglais, commerçant par mer, continue. Depuis plus d'un siècle, les Iles Britanniques hésitent entre des intérêts commerciaux considérables, il est vrai, qu'elles regardent de très près et des menacés de guerre et des guerres qu'elles ne voient pas de loin...

Pourrait-on détruire le tunnel en le bombardant ?

— Non, affirme l'ingénieur Basdevant, auteur d'un projet parfaitement réalisable.

Et il ajoute : « Le point le plus haut se trouverait à 90 mètres sous l'eau au milieu du Pas-de-Calais. La hauteur d'eau et l'épaisse couche d'argile recouvrant le tunnel formeraient un bouclier impénétrable.

Quant au travail de perforation, l'ingénieur Basdevant estime, vu la malléabilité du terrain, que cette entreprise serait autrement aisée que le percement du Simplon, dans le granit.

S'ouvrant près de Calais, le tunnel ne pourrait servir à un ennemi venant de l'Est. Il empêcherait, par contre, toute tentative d'invasion par la Flandre, les armées Anglo-Franco-Belges faisant immédiatement bloc.

VOTRE CHOIX EST FAIT

Vous désirez la Tisane de Verfeil, la meilleure tisane contre la constipation. Votre pharmacien en manque ! Insistez pour qu'il vous la procure ; cela lui est facile quelle que soit l'importance de votre ville, car elle est en dépôt chez tous ses fournisseurs.

Boîte : 4 fr. 70 — toutes pharmacies.

9070

LE VOYAGE A BOURGES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Les associations d'anciens combattants et victimes de la guerre avec drapeaux, entourent le monument au pied duquel M. Albert Lebrun dépose une gerbe de fleurs et se recueille un long instant.

Les réceptions par les autorités locales

M. Albert Lebrun a été ensuite reçu à l'Hôtel de Ville par les autorités locales.

Après la réception le cortège présidentiel traverse à pied la place qui sépare l'Hôtel de Ville de la Cathédrale. Sur le parvis, Mgr Fillion, archevêque, entouré de son chapitre, reçoit le président et les membres du Gouvernement. Mgr Fillion prononce une allocution.

M. Lebrun remercie Mgr Fillion, avec lequel, accompagné de Mgr Chastres, Mgr Breton, Mgr Lagrange, il va visiter les cinq nefs de la cathédrale ; M. Lebrun prend ensuite congé de Mgr Fillion et du clergé.

Le cortège présidentiel traversa la ville pour se rendre à la Foire-exposition, où M. Lebrun fait le tour des stands. M. Laudier rappelle au président que depuis 1920, la manifestation économique de 40 départements représentés dans cette enceinte a été de succès en succès.

M. Gentin prononce alors son discours.

Le discours de M. Gentin

M. Gentin ministre du Commerce, a souligné dans une brève allocution, l'importance des foires locales qui amènent des débouchés à l'étranger aux produits français.

« Le Gouvernement ne reste pas indifférent aux efforts des organisateurs. Il s'apprête à résoudre le problème complexe consistant à assurer à l'industrie et au commerce du pays une protection raisonnée par une adaptation méthodique du tarif douanier. Il est nécessaire qu'en face d'une concurrence qui n'a pas à supporter les mêmes charges, notre production puisse se développer et se perfectionner.

» Certaines mesures récemment prises sont de nature à provoquer directement et rapidement un développement nouveau des affaires.

» Le régionalisme économique étant à l'ordre du jour un récent décret loi a cadre légal dans lequel elles pourront contribuer à la prospérité commerciale générale. Ainsi, une fois de plus, grâce à la collaboration de l'Etat, des grands organismes commerciaux et de l'initiative individuelle, on peut envisager dès maintenant pour un proche avenir, d'importants résultats.

Le banquet

M Lebrun et sa suite visitent ensuite le jardin zoologique de la ville ainsi que les musées.

A 12 h. 30, le cortège quitte la foire-exposition et se rend à la halle où est servi un grand banquet d'un millier de couverts.

Au dessert, M. Laudier, sénateur-maire de Bourges, prend le premier la parole. Il déclare notamment : « Faudrait-il qu'une dictature, quelle qu'elle fut, vont compromettre et annihiler les effets de trois révolutions ? Poursuivons nos rêves généreux, soit ! mais ne caressons plus de chimères ! Il nous semble que nous avons embrassé un trop vaste horizon ; il nous apparaît que nous avons été sujets à des méprises, sachons nous imposer une autre règle ; plions-nous à une nouvelle discipline. Ne serait-il pas préférable, toutefois, de confesser nos erreurs et de tenter de les réparer s'il en est temps encore ?

» Il me faut enfin formuler, en dernière analyse, les espoirs de ce Berry. A l'intérieur, il désire que l'on mette un terme aux agitations stériles et à l'outrance des passions partisanes ; à l'extérieur, il exige une paix forte et durable. Il faut que la France se relève et reprenne dans le monde l'influence bienfaisante qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Elle ne la saurait, toutefois, reconquérir que par l'union de tous et par cette application au travail seule capable d'assurer les moyens de faire face aux charges qui l'accablent. »

Le discours de M. Albert Lebrun

Dans le discours qu'il a prononcé au banquet offert en son honneur, M. Lebrun a d'abord remercié les autorités et la population de leur chaleureux accueil. Il a ensuite dit sa joie de se trouver dans la capitale du Berry où en 1892 et 1893 il a accompli une année de service militaire en qualité de sous-lieutenant au 1er régiment d'artillerie de campagne. Ce fut pour lui l'occasion de parcourir et d'apprécier les vieilles rues si pittoresques de Bourges, d'en admirer les beaux édifices et de visiter la campagne berrichonne aux sites justement célèbres.

« Sans doute, depuis l'époque dont je parle, votre ville s'est bien transformée. Elle a déborde ses anciennes limites, ses vieux quartiers se sont aérés. Mais grâce aux soins de municipalités soucieuses des traditions, le a gadé sa pittoresque originalité ; elle justifie toujours son surnom de « vieille cité médiévale et de la Renaissance ».

Après avoir noté les transformations heureuses survenues dans la ville depuis quarante-cinq ans, M. Lebrun a souligné que Bourges ne met pas seulement son ambition à être un chef-lieu où se reflète dans ses diverses manifestations la vie départementale, elle aspire aussi par ses importants établissements militaires, à être au cœur même du pays, un de ses puissants bastions de défense, poursuivant ainsi le rôle qu'elle a tenu au cours de la dernière guerre.

Voici l'école centrale de pyrotechnie, qui lui vint de Lorraine il y a quelque soixante-dix ans et qui constitue aujourd'hui avec son personnel de 3.000 unités, un centre important dans son triple rôle d'usine de fabrication, de laboratoire d'études et de conseiller du ministère de la Guerre.

Voici l'établissement d'expériences techniques doté d'un polygône d'essais dont la longueur a été portée depuis mon séjour ici, de 12 à 30 kilomètres et qui couvre près de 10.000 hectares. Voici l'atelier de construction si merveilleusement outillé pour l'usinage des bouches à feu et la fabrication des matériels les plus divers ; c'est l'ancienne fonderie de canons où je fus initié en 1892 aux études poursuivies sur le fameux canon de 75, qui devait prendre une part si large dans la victoire de 1918.

Voici enfin, depuis 1928, un centre d'aviation avec son usine de fabrication de cellules, dont l'importance s'accroît chaque année, son aérodrome et son école de pilotage. Tout cela représente un ensemble impressionnant dans notre organisation de défense nationale.

Nécessité d'un travail régulier, productif, prolongé

Dans ces usines, comme d'ailleurs dans toutes celles qui conditionnent notre activité industrielle, pour atteindre le but cherché, une impérieuse nécessité s'impose, celle du travail, d'un travail régulier, productif, prolongé. C'est là, sans doute une vérité d'évidence, encore faut-il la répéter sans se lasser pour qu'elle pénètre les cerveaux et anime les bras.

Je connais à cet égard l'attitude de votre population ouvrière ; je sais comment la tradition familiale, l'esprit de corps, le sentiment du devoir qu'elle porte en elle lui ont fait agréer un supplément d'effort que commandaient expressément les besoins de la défense.

Mais voyez comme tout est complexe, comme tout se tient dans la vie d'un pays. **Qu'importe qu'on accepte ici une durée hebdomadaire du travail accrue si pour n'être pas soumis au même régime, les fournisseurs de matières premières, de pièces manufacturées ne sont pas en état d'assurer un débit suffisant.**

Appel à tous les Français

» Je voudrais que cet appel au travail lancé par le chef de l'Etat depuis le cœur de votre ruche berruyère fut entendu de tous et bien au delà des limites de ce département. Il n'est pas un Français, si éloigné soit-il des avenues de la politique, qui ne comprenne la gravité de l'heure, qui ne sache avec qu'elle activité des pays situés à nos portes accumulent les instruments de guerre et qui ne doive être prêt à concourir au salut de son foyer, de sa famille, de la patrie, en acceptant de collaborer au grand labeur national dans la limite de ses forces.

» Sacrifice bien modeste sûrement à côté de ceux que consentirent au pays pendant quatre longues années les soldats du front dans leurs efforts surhumains et leurs souffrances effroyables pour contraindre la victoire à couronner nos drapeaux.

» Messieurs, je lève mon verre à la Ville de Bourges, dont le souvenir ranimé en moi par ma visite de ce jour, vivra éternellement dans ma mémoire, au département du Cher auquel tout entier j'adresse ici mon salut affectueux. Au Berry, enfin, province essentiellement vieille France qui a gardé si vivantes les nobles traditions de notre pays. Ensemble, Messieurs, buvons à la France et à la République ».

Le discours du Président de la République donne lieu à des manifestations enthousiastes.

C'est ensuite, aux acclamations des convives, que M. Albert Lebrun quitte la salle du déjeuner.

La pose de la première pierre des nouveaux bâtiments de l'Hôtel-Dieu

A 16 h., le cortège présidentiel se reforme pour se rendre à l'Hôtel-Dieu où a lieu la cérémonie de la pose de la première pierre des nouveaux bâtiments.

Au seuil de l'Hôtel-Dieu, M. Laudier, sénateur-maire de Bourges, présente au chef de l'Etat les membres de la commission des hospices, les médecins, les sœurs infirmières et les infirmiers. Le Président de la République traverse les salles des divers services et arrive sur le chantier où vont s'élever de nouveaux pavillons.

M. Albert Lebrun, après avoir examiné les plans et félicité les architectes, procède à la traditionnelle pose de la première pierre.

A l'Hôtel Jacques Cœur

De l'Hôtel-Dieu, les voitures présidentielles gagnent rapidement l'hôtel Jacques Cœur que l'Etat vient de restaurer pour le transformer en musée régional. Le président admire les plafonds, les cheminées, les portes sculptées qui sont des merveilles et adresse ses félicitations aux promoteurs de cette résurrection architecturale.

A 16 h. 30, le cortège présidentiel au milieu des ovations chaleureuses d'une foule immense traverse toute la ville pour se rendre sur le terrain de Seraucourt où une fête régionale enfantine est organisée.

A l'Aéroport

A 17 h. 15, le chef de l'Etat et les ministres partent pour l'aéroport où ils arrivent dix minutes plus tard en ayant traversé les faubourgs populeux au milieu des manifestations toujours chaleureuses de foules très denses.

M. Albert Lebrun examine avec intérêt plusieurs prototypes d'avions militaires pui sdu haut de la terrasse de l'aérodrome contemple le panorama de Bourges et de la campagne environnante.

Au quartier du 105me R. A. L.

Le cortège repart à 17 h. 35 pour arriver à 17 h. 55 au quartier du 105e R.A.L. Dans son discours, au banquet, le président de la République avait rappelé les souvenirs qu'il avait conservés de son passage dans cette caserne. Le colonel Tenot reçoit le chef de l'Etat qui salue l'étendard du 105e et passe en revue la batterie d'honneur. Les officiers font dans la salle d'honneur une émouvante réception à l'ancien lieutenant de 1893. M. Lebrun serre la main à huit de ses camarades de l'époque, il visite ensuite quelques-uns des bâtiments que sa batterie occupait.

Le retour à Paris

A 18 h. 15, le président de la République et les ministres remontent en voiture pour regagner la gare. A 18 h. 40 le chef de l'Etat et les ministres après avoir pris congé du préfet, du maire et des autorités, prennent place dans le train présidentiel qui part à 18 h. 45.

LE DIABLE ENLÈVE LES CORS EN SIX JOURS.... TOUJOURS

LA GUERRE EN CHINE

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Selon un texte qui a été distribué aux journaux de langue anglaise par l'Agence Domei, le passage de ces déclarations concernant Haï Nan doit se lire :

« Le gouvernement n'envisage pas l'occupation de l'île pour le present mais, même si le Japon occupait Haï Nan, cela n'aurait rien à voir avec le traité franco-japonais de 1907 ».

Les milieux bien informés interprètent ce texte comme signifiant que le Japon n'entend se lier pour l'avenir par aucune déclaration de principe, au sujet de Haï Nan et considère en même temps que ses engagements passés en vertu du traité franco-japonais de 1907 ne couvrent pas la question de Haï Nan.

L'INONDATION COUVRE 3.000 KILOMÈTRES CARRÉS

Changhaï, 18. — Des terrains d'une superficie de quelque 3.000 kilomètres carrés sont maintenant recouverts d'eau, annoncent les dépêches de Changhaï, à la suite des inondations du fleuve Jaune.

Les combats entre Japonais et Chinois sont pour le moment arrêtés.

Les inondations, qui forment une véritable mer, progressent selon une direction sud-est entre Tchengchéou et Kaifeng, la capitale du Honan.

L'aviation japonaise est surtout utilisée pour porter secours aux unités qui sont prisonnières des eaux et des avions survolent à tour de rôle les soldats affamés pour leur lancer des provisions de bouche et des approvisionnements de toutes sortes.

LE DÉPART DE CHINE DES CONSEILLERS MILITAIRES ALLEMANDS

Changhaï, 18. — On mande de bonne source que le départ des conseillers militaires allemands est fixé au 24 juin.

Ces derniers quittent la Chine à la suite de la réception, mardi, d'un télégramme de Berlin par M. Trautmann, ambassadeur d'Allemagne, avertissant les conseillers militaires allemands que des représailles seraient exercées en Allemagne contre les familles des réfractaires éventuels, dont les biens seraient confisqués.

LE MARÉCHAL TCHANG KAI CHEK SE RÉCONCILIE AVEC SON FILS

Hankéou, 18. — Le maréchal Tchang Kai Chek vient de faire la paix avec son fils Tchang Tching Kuo, âgé de 30 ans, qui, élevé en Russie soviétique, avait violemment reproché à son père son attitude contre les communistes chinois. Le fils vient de se faire inscrire au Kououmintang.

INCIDENT DE FRONTIÈRE SOVIÉTO-MANDCHOU

Tokio, 18. — Un incident de frontière s'est produit hier près de Hung Tchong. Vingt gardes frontières mandchous qui patrouillaient sur des hauteurs voisines de Hung Tchoung essuyèrent un feu de mitrailleuse tiré par une patrouille soviétique composée d'une trentaine de fantassins. Ceux-ci furent repoussés après un duel de mitrailleuses qui dura vingt minutes.

Les deux partis ont reçu des renforts et restent face à face. Le corps d'un garde mandchou tué a été enlevé par les soldats soviétiques.

Cheveux Gris

Le meilleur remède est fait chez soi

Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'Eau de Cologne (3 cuillers à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Composé LEXOL et remplissez avec de l'eau. Vous pouvez acheter ces produits dans tous rayons de parfumerie ou chez votre pharmacien qui vous fera le mélange à un prix minime si vous ne voulez pas le faire vous-même. Appliquez la lotion sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. LEXOL fonce les cheveux ternes, décolorés ou gris et les rend souples et brillants, vous rajeunissant ainsi de plusieurs années. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras, ni poisseux et ne détériore pas.

9340

LA GUERRE D'ESPAGNE

Valence, 18. — Cette nuit, entre 1 h. 35 et 2 h. 25, cinq avions nationalistes ont bombardé les faubourgs du Grao de Cabanal et de Malvarrosa à Valence. Des bombes sont tombées sur la place, le port et sur les bâtiments de la Quarantaine.

6 morts, 15 blessés à Masamagrell

Valence, 18. — L'aviation insurgée a bombardé à l'aube plusieurs villages de la province de Valence, faisant des victimes et des dégâts. Le bombardement le plus violent a eu lieu sur Masamagrell, où il a eu six morts et quinze blessés. Plusieurs maisons ont été détruites.

8 morts, 24 blessés à Gandie

Valence, 18. — Des avions insurgés ont bombardé ce matin le port de Gandie. Aucun navire ne se trouvait dans le port au moment du bombardement qui a occasionné des dommages à plusieurs édifices. On compte huit morts et vingt-quatre blessés.

11 tués, 27 blessés à Alicante

Alicante, 18. — L'aviation insurgée a bombardé les quartiers de la zone du port. Onze personnes ont été tuées et vingt-sept blessées. Des bombes ont détruit quelques maisons ouvrières.

Vive résistance républicaine en Estramadure

Madrid, 18. — Sur le front d'Estramadure, les insurgés ont repris l'attaque qu'ils avaient déclenchée le 15 juin contre les positions républicaines établies dans le secteur de Puente del Arzobispo, à la limite des provinces de Tolède et de Caceres. La pression adverse est dirigée principalement contre Carrascalejo Villar del Pedroso, et les combats atteignent une grande intensité. Les insurgés ont lancé neuf attaques durant la journée, protégés par plusieurs tanks et des tirs d'artillerie.

Après avoir résisté efficacement, les républicains se replièrent en abandonnant les côtes 498 et 512 et s'établirent sur de nouvelles positions bien organisées. Simultanément, dans la province de Cordoue, les insurgés ont attaqué les positions gouvernementales de la Sierra Penarroya, à près de 2.000 mètres d'altitude au nord-ouest de Cordoue.

Les républicains ont repoussé brillamment trois attaques au nord de Penarroya, entre les kilomètres 32 et 34 de la voie ferrée reliant Cordoue et Ciudadreal, mais l'adversaire réussit néanmoins au prix de lourdes pertes, à occuper un flanc du Patuda.

Le corps d'armée insurgé de Galice progresse vers le Sud

Saragosse, 18. — Les division de liaison du général Garcia Valino et le corps d'armée de Galice, commandé par le général Aranda, progressent vers le sud, depuis l'aube, sur le front allant de Castillo de Villamaleea à la Méditerranée.

Le corps d'armée de Galice est arrivé aux abords de Burriana, mais on ne connait pas encore la situation exacte des forces sur le terrain.

L'aile droite nationaliste a repoussé, dans le secteur d'Onda, de violentes contre-attaqeus des gouvernementaux, dirigées contre le flanc de l'armée Valino. Les républicains ont subi des pertes importantes. A 14 h., la progression nationaliste continuait.

L'aviation opère devant les troupes du général Valino

Rome, 18. — On mande de Castellon de la Plana, au « Lavoro Fascista » que l'aviation légionnaire a continué comme les jours précédents, à opérer devant les troupes du général Valino. D'autre part l'aviation légionnaire des Baléares a poursuivi son activité contre les objectifs militaires de la côte

Le journal précise que l'aviation de nuit a attaqué et frappé la centrale électrique d'Adrian de Besos et le môle du port de Valence.

Par ailleurs, les faucons de bombardements rapides, ont attaqué de jour le port de Barcelone, atteignant le môle d'Espagne et les navires ancrés, puis les installations du port de Tarragone et de Valence, frappant en plein un dépôt de munitions qui a sauté.

LES MESURES ENVISAGÉES PAR LONDRES POUR METTRE FIN AUX BOMBARDEMENTS DES VILLES SERAIENT CONNUES LUNDI

Paris, 18. — L'entretien que M. Georges Bonnet a eu cet après-midi, avec Sir Eric Phipps, ambassadeur d'Angleterre, à Paris, a porté plus spécialement sur les bombardements des villes ouvertes espagnoles.

Comme on l'a dit, le gouvernement britannique a l'intention de prendre une initiative en vue de mettre fin à ces pratiques cruelles. Il semble que l'on s'oriente vers la constitution d'une commission internationale composée d'Anglais, de Suédois et de Norvégiens, le gouvernement américain ne semblant pas avoir accepté la suggestion qui lui avait été faite de se faire représenter au sein de cet organisme, qui, à la suite de bombardements éventuels, pourrait se rendre sur place afin de constater si l'attaque avait bien pour but la destruction d'objectifs présentant un intérêt militaire. Un communiqué officiel sera publié à ce sujet lundi prochain, à midi.

SUPERIORITE

15 années d'expérience pour le camion DIESEL

20 années pour le GAZO-BOIS

40 années pour le véhicule à ESSENCE

BERLIET

Usines et Bureaux VÉNISSIEUX (Rhône) — Essais chez les Concessionnaires, Ventes par succursales — LILLE 197, Rue Nationale

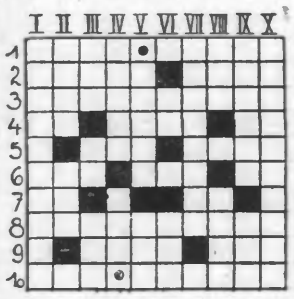
DISTRIBUTEURS BERLIET POUR ROUBAIX-TOURCOING :

DEBEYER-PLUQUET et Cie 96 à 100, rue Winoc-Chocqueel, Tourcoing Téléphone 17.52 et 17.53

9016

NOS MOTS CROISÉS

Problème N° 329



HORIZONTALEMENT. — 1. Moqueur. — 2. Guetter. Petite baie. — 3. Enlèverais. — 4. Tête de pélican. Refuser d'avouer. Lac d'Afrique. — 5. Au Tennis. Ville russe. — 6. Moitié de marche africaine. Département. Connu. — 7. Fin de participe. Négation. — 8. Mettrai en paquets. — 9. Lac nord-américain. Ville de Finlande. — 10. Suite.

VERTICALEMENT. — I. Qui n'ont pas de fin. — II. Arme. Fils de Noé. — III. Montre sa joie. Pronom. Partie de la tête d'un oiseau. — IV. Fleuve. Grand jardin. — V. Mit en colère. Ce qu'il y a de plus vil. — VI. Voyelle doublée. Article. — VII. Voleuse. — VIII. Maître Allboron renversé. Conviendrai. — IX. Fabriques. Port de Finlande. — X. Décision.

Solution du Problème 328

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	A	S	S	E	R	M	E	N	T	E
2	S	A	I	S	I	E	■	A	U	X
3	T	U	S	■	■	R	E	V	E	T
4	U	T	■	E	L	I	T	E	■	O
5	C	A	N	D	I	D	A	T	■	R
6	I	I	■	O	■	I	L	S	■	S
7	E	T	E	■	B	O	A	■	M	I
8	U	■	S	■	U	N	I	S	■	O
9	S	A	T	U	R	A	T	I	O	N
10	E	N	■	S	E	L	■	C	E	S

LES VEDETTES DE PARIS 1937 A LIÉGE 1939

Les organisateurs de l'Exposition Internationale de Liège 1939 ont acquis les vedettes qui, lors de l'Exposition de Paris 1937 effectuèrent le transport des visiteurs sur la Seine.

Ces vedettes joueront le même rôle sur la Meuse, à Liége en 1939.

Elles sont au nombre de sept et mesurent près de 21 mètres de long sur près de 5 m. de large. Elles peuvent prendre à bord 130 passagers.

Leur voyage de Paris à Liège qui comporte 518 kilomètres de voies d'eau échelonnées de 58 écluses durera douze jours. Le parcours, en territoire belge, long de 113 kilomètres sera couvert en deux jours.

Les vedettes arboreront sur tout le parcours les pavillons spécialement exécutés pour l'Exposition Internationale de Liège 1939 et dès à présent, la Cité Ardente prépare une manifestation pour les recevoir avec l'enthousiasme qui lui est coutumier.

LES RELATIONS FERROVIAIRES ENTRE LA POLOGNE ET LA LITHUANIE VONT REPRENDRE

Varsovie, 18. — On apprend que les questions techniques relatives au rétablissement des communications ferroviaires entre la Pologne et la Lithuanie sont maintenant réglées.

Le premier train de Varsovie à Kaunas partira le 2 juin pour voyage d'essai.

POUR SE DESALTERER

et garder la bouche fraîche et humide en été, buvez quelques gouttes d'ANTÉSITE dans un grand verre d'eau fraîche.

6 fr. le flacon pour 30 litres. Pharmac., Epic., Drog., Herb.

9071

LES CONDAMNATIONS DE DESTOURIENS EN TUNISIE

Alger, 18. — Hier ont comparu devant la Cour d'Appel d'Alger, quinze Destouriens condamnés par le tribunal correctionnel de Sousse, à la suite des événements qui ont précédé les graves émeutes qui ensanglantèrent la capitale de la Tunisie.

Les condamnés ont vu leurs peines confirmées par la Cour d'Appel, à l'exception d'un seul qui a été relaxé.

Les Maladies de Peau

ont leur racine dans des troubles INTERNES glandulaires. Il faut donc attaquer le mal à sa racine par une méthode INTERNE opothérapique.

Le traitement INTERNE séro-opothérapique MORZEMA du Dr Monnot présente un progrès immense sur tous les traitements existants. Son efficacité scientifique obtient régulièrement des guérisons étonnantes et inespérées. Pharmacies ou 40 fr. contre remboursement Labor. 43, rue de la Ferme, Neuilly-sur-Seine.

GRATUITEMENT

Notre service médical examinera votre cas (ECZÉMA, PSORIASIS, BOUTONS, DÉMANGEAISONS) et vous guidera sûrement vers la guérison. Ecrivez Service Médical G, 43, rue de la Ferme, Neuilly-sur-Seine. Timbres pour réponse.

MORZÉMA DU Dr MONNOT

9560

COMMERÇANTS -- COIFFEURS LUNDI 27 JUIN

UN JOUR A LA MER EN TRAIN-RADIO-DANCING

VISITE DU PORT DE DUNKERQUE ET DU FERRY-BOAT

Le S.N.C.F. (Société Nationale des Chemins de fer Français) a décidé d'organiser à l'intention des personnes qui travaillent le dimanche, des Excursions en Train-Radio-Dancing. Celle-ci sera la première.

Renseignements dans les Gares.

Prix au départ de Lille 27 fr. A. et R. 3e classe.

Aller : Départ de Lille 6 h. 47 ; Arr. Dunkerque 8 h. 17.

Retour : Départ Dunkerque 19 h. 40 ; Arr. à Lille 21 h. 00.

9524

La Fiancée du disparu

par PIERRE DAVESNES et CHANTAL REMY

36

Un petit groom passait ; la femme du bureau l'appela :

— Dis donc, Georget, toi qui es ici depuis deux ans, tu ne sais pas depuis combien de temps est venu un monsieur... monsieur...

— Vignaud, dit Claire.

— Oui, Vignaud, c'est cela, reprit la femme. Un client, il paraît.

Le gosse fixa longuement le bout de ses souliers, en proie à de profondes réflexions ; puis, en relevant la tête, avec un rire :

— Je comprends que je le connais, M. Vignaud.... Un type plutôt brun... qui donne de bons pourboires... genre « artiss » un peu, s'pas, monsieur-dame ? Il est parti il y a peut-être quinze jours.

— Où ? demandèrent Raoul et Claire en même temps.

Le groom réfléchit quelques secondes.

— Je me rappelle, il a dit qu'il allait à l'hôtel d'Egypte.

— Où est-ce ?

— Ah ! c'est pas tout près, c'est rue de l'Estrapade.

— Rue de l'Estrapade ? De quel côté est-ce ? demanda Raoul.

— Ça donne sur la rue d'Ulm, monsieur. Vous voyez où ? Juste à côté du Panthéon, quoi ?

L'explorateur glissa une pièce dans la main du groom et, suivi de sa femme, remonta en auto.

— Pourvu que nous le trouvions, gémit Claire, soudain inquiète.

— Mais, naturellement, nous le trouverons. Il n'a pas encore déménagé depuis quinze jours, répliqua Raoul d'un ton aigre, car cette première déconvenue l'avait irrité.

Et, de nouveau, la course au ralenti à travers Paris recommença

Arrives aux quais, ils furent pris dans un embouteillage. Exaspéré, Raoul prit à partie un automobiliste qui avait légèrement frôlé l'aile de sa voiture. Tassée dans son coin, les yeux fixés à la montre, Claire défaillait presque d'impatience.

Au bout d'un moment, qui leur sembla une éternité, ils arrivèrent devant l'hôtel d'Egypte.

— M. Vignaud ? demanda Raoul anxieux.

On consulta un registre et, avec un sourire, on indiqua au couple, avec un coup de menton vers l'ascenseur :

— Premier étage, chambre 19.

Jacques n'était pas sorti ce matin-là Il quittait d'ailleurs rarement sa chambre, à présent. Il restait à Paris pour cacher sa douleur et sa honte. Depuis toutes ces histoires, depuis la mort tragique de sa tante, il avait abandonné jusqu'à son art, ne produisant plus rien, abandonnant les concerts ; et déjà, le public recommençait à l'oublier. Il menait une vie morne, vivant sur l'argent gagné il y a plusieurs mois et qui, maintenant, tirait à sa fin. Il ne voulait voir personne, pas même son vieux professeur Narty, dont il était d'ailleurs sans nouvelles depuis assez longtemps.

Assis à cheval sur une chaise, accoudé au dossier, il fumait une pipe, revêtu d'un simple pyjama, les cheveux en désordre Tout, dans sa tenue, dans son attitude, donnait l'impression d'un homme qui se laisse aller, qui s'abandonne à son mauvais destin. Il songeait à tous ces évènements survenus en si peu de temps comme autant de catastrophes, au malheur de Claire, à l'atroce déception qu'avaient dû lui causer, comme à lui, les agissements de Raoul, ce cousin, ce compagnon d'enfance qu'il aimait comme un frère... Soudain l'on frappa à la porte.

Ce ne peut être que quelqu'un de l'hôtel, pensa-t-il, un groom ou un garçon d'étage. Il prononça d'une voix lasse :

— Entrez ! et ne se détourna même pas.

Mais, dans une grande glace placée juste en face de lu, il vit, dans la porte ouverte, s'encadrer la silhouette de Claire, en vêtement de voyage ; derrière elle Raoul, hésitant, l'air confus, le chapeau à la main.

D'un bond, il se leva, courut vers le visiteur inattendu avec un cri où éclatait toute son indignation :

— Toi ! toi, ici ! Tu devrais bien savoir pourtant !

L'explorateur baissa la tête.

Alors Jacques se tourna vers Claire. Et d'une voix toute différente, au timbre assourdi, douloureux, il murmura :

— Vous ! Pourquoi êtes-vous venue me voir ? Que se passe-t-il ? Encore un nouveau malheur, n'est-ce pas ?

Elle inclina la tête, très pâle. Il lui avança une chaise où elle se laissa tomber.

Les deux hommes restaient debout, l'un en face de l'autre, mais Jacques ne voyait même pas son cousin. Il ne voyait que Claire si pâle, si tragiquement pâle. Ce fût à elle, maintenant, à elle seule, que Jacques pensa.

Il jeta d'une voix sourde.

— C'est comme cela que tu l'as rendue heureuse.... Tout, tu auras tout fait, même...

D'un geste, elle l'interrompit :

— Jacques, dit-elle d'une voix suppliante.

Il alla vers elle. Elle lui prit les mains, le regarda, et dans ses yeux bruns où ne brillaient plus les paillettes d'or des jours anciens, il lut une prière. Il demanda, la voix adoucie :

— Vous êtes venue, Claire. Est-ce pour me demander quelque chose ?

— Oui, Jacques : nous sauver....

Ce fut alors, entrecoupée de sanglots, la triste confession. Elle raconta, en l'excusant, la défaillance de Raoul. Celui-ci se taisait, les traits horriblement contractés.

Jacques se raidit, et d'une voix ferme :

— Si je puis faire quoi que ce soit, Claire, je le ferai. Pour vous, et ensuite...

Il hésita, regarda son cousin, et reprit avec effort :

— Parce que je suis l'aîné et que si je le puis, il est de mon devoir de sauver l'honneur de celui qui fut mon ami, presque mon frère.

Raoul eut un élan. Mais, sans paraître le voir, Jacques reprit, s'adressant toujours à la jeune femme :

— Mais, hélas ! ma pauvre Claire, que puis-je faire ? J'arrive au bout de mon argent. Je peux vous prêter deux mille francs : une goutte d'eau dans la mer...

— Non, Jacques, vous pouvez réellement nous sauver, si vous le voulez... Je n'aurais jamais voulu vous demander cela si j'avais été seule en cause... Mais puisqu'il s'agit de... de l'honneur de Raoul... Voilà : un impresario américain est venu à Châteauroux, pensant vous y trouver ; il propose d'acheter la « Marche Nuptiale » de votre messe de mariage pour un film sonore ; car à notre mariage assistait, paraît-il, le directeur d'un grande firme cinématographique... Bref, il en offre cinquante mille francs. Mais il doit repartir cette nuit. Ce soir, vers 10 heures, il doit revenir chercher la réponse...

Elle avait parlé très vite, nerveusement. Soudain, elle s'arrêta, horriblement pâle : Jacques avait fait un geste auquel elle se méprit.

— Jacques, supplia-t-elle, vous ne pouvez pas refuser... Vous ne devez pas... Je vous en prie, Jacques, mon ami..., mon ami.

Il l'interrompit, désespéré :

— Moi ! refuser ? Comment pouvez vous supposer, Claire, que si je possédais encore cette partition, je refuserais de vous la donner ?

Raoul eut un cri :

— Tu ne l'as plus ?

— Hélas ! non. Que veux-tu ? Pouvais-prévoir cela ? Si j'avais su, évidemment, je l'aurais gardée...

Les yeux hagards, la jeune femme lui saisit les mains, fébrilement, et bégaya :

— Voyons, Jacques,